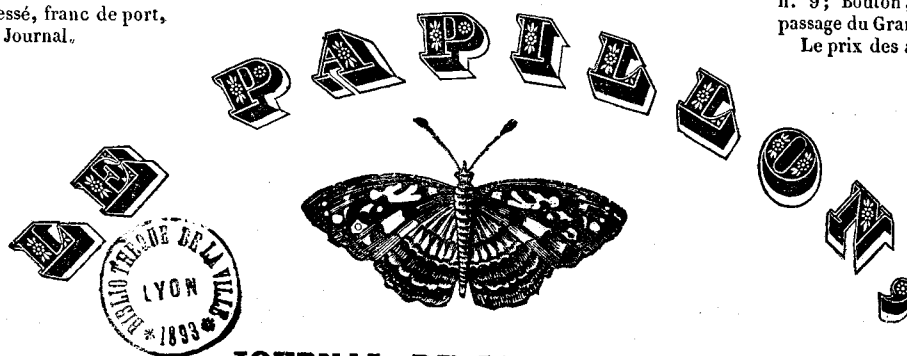


Ce Journal paraît les Jeudis et Dimanches. Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et de 1 fr. de plus par trimestre pour les départements. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, à l'imprimerie du Journal.

3<sup>me</sup> ANNÉE.

On s'abonne au bureau du Journal, chez L. Boitel, imprimeur, quai Saint-Antoine, n. 36; M<sup>mes</sup> Gœury et Durval, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n. 2; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillot, n. 9; Bouton, cabinet littéraire, passage du Grand-Théâtre.

Le prix des annonces est de 15 c.



JOURNAL DE L'ENTR'ACTE.

Littérature, Arts, Poésie, Nouvelles, Théâtres, Modes, Annonces.

## LES PETITS TROUS

ET  
LA CULOTTE DE VELOURS.

L'abbé de Bernis, homme de très-bonne naissance (1) et de très-mince fortune, végétait tristement au séminaire de Saint-Sulpice, à Paris; il n'en n'était pas moins chanoine et comte de Lyon; mais il n'avait que le titre dans le canonat, et tout son revenu consistait en une pension de 1500 fr. que lui faisait sa famille. L'abbé de Montazet languissait dans le même séminaire, et n'était pas plus fortuné. Ils se lièrent tous deux d'une amitié qui ne s'est jamais démentie. C'était Pylade, c'était Oreste; rien n'était à l'un qui ne fût à l'autre; mais ce rien n'était effectivement que rien, et ils ne rêvaient qu'au moyen d'en faire quelque chose. Une nuit où l'abbé de Bernis rêvait à ses projets, en rêvant, il rêva à des vers. Les voici :

LES PETITS TROUS.

Ainsi qu'Hébé, la jeune Pompadour

A deux jolis trous sur la joue ,

(1) François Joachim de Pierres de Bernis, né en 1715 à Saint-Marcel de l'Ardèche, mort à Rome le 2 novembre 1794. Il dut, pour être reçu comte de Lyon, faire preuve de seize quartiers de noblesse, tant du côté paternel que du côté maternel.

Deux trous charmans où le plaisir se joue ,  
Qui furent faits par la main de l'Amour.  
L'enfant ailé, sous un rideau de gaze,  
La vit dormir et la prit pour Psyché.  
Qu'elle était belle ! à l'instant il s'embrase ;  
Sur ses appas il demeure attaché :  
Plus il la voit, plus son délire augmente ;  
Et, pénétré d'une si douce erreur,  
Il veut mourir sur sa bouche charmante :  
Heureux encor de mourir son vainqueur !

Enchanté des roses nouvelles

D'un teint dont l'éclat éblouit

Il les touche du doigt : elles en sont plus belles ;

Chaque fleur sous sa main s'ouvre et s'épanouit ;

Pompadour se réveille, et l'Amour en soupire.

Il perd tout son bonheur en perdant son délire :

L'empreinte de son doigt forma ce joli trou ,

Séjour aimable du sourire ,

Dont le plus sage serait fou

Dès qu'il fut jour, la pièce parvint à son adresse ; et  
peu de temps après, le poète, dont le cœur se pou-

vait justifier les grâces de la cour, fut invité à dîner chez la favorite. Aussitôt il court chez l'abbé de Montazet : « Mon ami, notre fortune est faite; M<sup>me</sup> de Pompadour me prie à dîner. — Tu te flattes; un billet d'invitation n'est pas la feuille des bénéfices. — Laisse-moi faire; tu verras que l'un mène à l'autre. » L'abbé de Bernis fut exact au rendez-vous, et il y parut avec tout le charme d'une figure céleste et d'un esprit aimable. Il enchantait la société, et surtout la maîtresse de la maison. Après le repas, elle propose une partie de jeu; l'abbé refuse. « Je sais, dit-elle qu'un séminariste n'a pas la bourse bien garnie; mais je serai de moitié avec vous, je serai même de tout : je suis bien aise de vous garder un peu plus. » — « Impossible! » reprend-il, et il accompagne ce refus d'un sourire qui annonce une arrière-pensée. M<sup>me</sup> de Pompadour veut le savoir; elle insiste, elle ordonne. « Vous le voulez, madame? Eh bien! daignez abaisser vos grands yeux sur cette culotte de velours. — Je ne vous comprends pas, dit-elle en rougissant. — Hélas! madame, ce vêtement ne m'appartient pas; l'abbé de Montazet en a la moitié, elle est à nous deux. » Quand je sors, il garde la chambre; quand il sort à son tour, je lui cède la culotte et je reste au séminaire. Il a pour ce soir une visite essentielle; je lui ai promis de rentrer avant six heures : ainsi, vous voyez, madame la marquise, que je ne saurais, sans trahir l'amitié, l'union de nos bontés plus longtemps. — Voilà une bonne folie, dit en riant M<sup>me</sup> de Pompadour. Allez, mon cher abbé, et dites à votre ami que vous aurez bientôt de quoi avoir chacun votre culotte. » Le surlendemain ils reçurent l'un et l'autre un brevet de mille écus de pension; et comme il n'y a dans la carrière de la fortune que le premier pas qui coûte, l'un partit de là pour arriver à l'archevêché de Lyon, l'autre pour être cardinal. Que ne peut une culotte de velours, et quelle influence elle eut sur la destinée de deux hommes!...

## ÉPITRE A MON CURÉ\*

SUR CETTE QUESTION :

L'HOMME EST IMMORTEL;

MAIS PEUT-IL TROUVER SON SALUT HORS DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE, APOSTOLIQUE ET ROMAINE?

Cette Epître de 98 vers a le tort irrémédiable d'arriver cinquante ans trop tard. En effet, je vous le demande, qui de nos jours se met en souci de son curé et de son salut hors de l'église catholique, apostolique et romaine? Ce sont là des questions qui ne préoccu-

pent plus guère que les bonnes d'enfants et les vieilles dévotes. Les beaux jours de la Sorbonne sont passés. M. Alciator n'est donc pas de son époque quant au sujet qu'il a traité. Sous le rapport poétique, M. Alciator est un versificateur : il fait l'alexandrin comme on le faisait sous l'empire; c'est de la poésie sans poésie, avec la rime et l'hémistiche, mais sans couleur, sans force, sans énergie de pensées et de style. Jugez vous-même :

Prêtres, d'un Dieu d'amour imitez la clémence :

Lui-même vous l'a dit. Mais votre intolérance,

De troubler les humains dans leur culte et leur foi

S'est fait dans tous les temps une coupable loi.

Contre un sage, un savant\*, prodiguant les blasphèmes,

Que de tourmens affreux, que de vils stratagèmes,

Pour en faire un dévot, vos chefs ont employés!

Jamais de tels forfaits ne seront oubliés.

Jadis, pour usurper ce pouvoir despotique,

Vous torturiez le sens d'une phrase biblique;

Sans pouvoir aujourd'hui, vos passez votre temps

A damner les mortels qui ne sont pas croyans.

Contre tout incrédule à vos divins mystères,

Est-ce la charité qui vous rend si sévères?

Quand le vice est par moi sans cesse combattu,

Je sais apprécier mieux que vous la vertu,

Mieux que vous dont la foi peut être véritable,

Mais dont l'intolérance est par trop condamnable.

Oh! si vous compreniez vos devoirs les plus saints,

Que de peuples alors voudraient être chrétiens!

Mais quand je vois mêler aux préceptes d'un prône

L'amour du gain, l'amour du titre qui le donne;

Quand je vois des prélats, du sein de leurs palais,

D'une humble pauvreté nous prêcher les bienfaits;

Quand je les vois flétrir l'orgueil de l'opulence,

Eux que Plutus nourrit, que la sottise encense,

De tant d'hypocrisie indigné, tout confus,

Je me dis : est-ce là ce qu'enseigna Jésus?

Prêtres d'un Dieu de paix, votre tâche est facile :

Pratiquez, enseignez la loi de l'Evangile;

Que tout culte par vous soit enfin respecté;

Et ne nous damnez pas, au moins par charité.

Trouvez-vous que de pareils vers rachètent l'inopportunité d'une boutade peu généreuse envers une puissance déchue.

\* A Lyon, chez l'auteur, rue du Commerce, n° 15. Prix : 50 c.

\* Galilée.

## LE BON VIEUX TEMPS.

Il y avait un riche et jeune gentilhomme de la Beauce, un descendant des comtes et des barons du royaume, vivant en prince dans un antique mais très-confortable castel, et mangeant tout au plus avec sa femme et ses deux enfans les deux tiers de son revenu.

C'était à sa femme, jolie brune aux yeux noirs, aux lèvres roses et aux mains blanches, qu'un soir, les pieds sur les chenets, il disait en tisonnant son feu :

— Quelle misère que ce temps-ci, madame ! Nous ne sommes plus, hélas ! *au bon vieux temps*. Que fallait-il alors à un vrai gentilhomme pour arriver à faire son chemin ? un cheval, une épée et du cœur. Alors il n'y avait, Dieu merci ! ni banquiers, ni marchands, ni commerce. On ne courait pas d'un monde à l'autre pour quelques drogues ou pour quelques chiffons.... Donnez-moi donc, ma chère, je vous prie, de ces mouchoirs des Indes dont j'ai fait emplette à mon dernier voyage à Paris ; les foulards de Lyon ne valent pas le diable. A propos, n'oubliez pas non plus de recommander la vanille pour la première crème qu'on nous fera ; vos petits pots à la fleur d'orange sont fades à faire mal au cœur.

Au *bon vieux temps*, voyez-vous, madame, la Seine, la Marne et toutes nos rivières, tout cela ne voyait pas ses bords hérissés de maisons et de douaniers. Il n'y avait ni ponts sur l'eau, ni bacs même pour la traverser. Quand on voyageait, on la passait à gué si l'on n'en trouvait pas... Ne vas pas oublier surtout que c'est demain que nous allons chez ton père ; le bateau à vapeur s'arrête sous nos fenêtres, en trois heures nous y serons, aussi frais et aussi dispos que si nous n'étions pas sortis de chez nous.

— Oui, madame, je vous le disais, *au bon vieux temps* nous n'avions pas tous ces raffinemens de luxe, toutes ces petites recherches de friandises dont on a fait des nécessités : on buvait de l'eau, on mangeait du gibier, et l'on ne s'en portait que mieux, ma foi ! pour faire la chasse à la grosse bête et la guerre aux seigneurs ses voisins... Mais quels butors, madame, que vos gens ! on m'apporte mon café froid et l'on oublie mon petit verre de kirsch.

— Et puis il y avait encore de la poésie, au moins ; le monde n'était pas, comme aujourd'hui, un monde tout matériel et tout positif : chaque manoir avait sa fée, chaque grotte avait son démon. La nuit, sous les murs ruinés, dans les caveaux mystérieux des antiques demeures féodales, on voyait errer de grandes ombres, on entendait parler de grandes voix... Ah ! quand donc chasserez-vous, madame, votre vieille folle de nourrice ? La sotte ne s'avise-t-elle pas d'aller faire peur aux enfans avec ses contes de revenans et ses histoires de sorcière ?

— Et ces livres, et ces romans qui tournent la tête

aux jeunes filles ; et ces journaux qui la tournent aux hommes ; on ne connaissait rien de tout cela : il n'y avait pas d'imprimerie. A peine quelques-uns savaient lire, et tout le monde ne signait pas son nom... Vraiment, ma bonne, voici qui est on ne peut plus flatteur : le *National* publie, avec un mot d'éloge, la lettre que je lui ai adressée en lui envoyant le montant de ma souscription.

— Quand à ce qui est du dévouement au pays, nous ne nous doutons pas, nous autres, de ce que c'est. C'était alors qu'il fallait voir : au moindre danger pour la patrie, au premier appel de son roi, chaque seigneur levait sa bannière et courait au poste d'honneur. Dépenses, dangers, fatigues, il n'y avait rien, rien qui pût les retenir... En voici, parbleu, bien d'une autre ! M. le sergent-major de ma compagnie qui m'écrit que ce n'est pas par un remplaçant, mais par moi-même qu'il faut monter ma garde. Ah ! parbleu, c'est ce que nous verrons ; j'irai passer une nuit blanche à patrouiller pour garder la mairie ! que la mairie se garde elle-même !

— Si je te parlais, ma chère, de ce que c'était alors que l'amour. Une femme vous plaisait, vous lui plaisiez, tout était dit ; mariée ou non, on l'enlevait, on l'emmenait dans son château, et le mari, le père, avaient beau dire. Si la justice essayait de s'en mêler, on envoyait ses gens au diable, on les faisait fustiger devant la porte par ses hommes d'armes et ses valets... Mais... permettez un peu, madame... quel est donc ce petit billet que vous avez laissé tomber là ?... Je ne connais pas cette écriture... Vous rougissez... Comment ! un rendez-vous ! un rendez-vous ! Perfide ! infâme ! Trente mille francs de dommages-intérêts, ou qu'on me pende si je n'y mange pas mon bien !

## UNE ANECDOTE SUR VOLTAIRE.

Voici une anecdote racontée par M. le comte de Latour, qui, par passion et par respect pour Voltaire, devint quelque temps son secrétaire amateur. Elle est rapportée dans les *Mémoires de Fleury*, artiste de la Comédie-Française :

Une matinée du mois de mai, M. de Voltaire fait demander à ce jeune seigneur s'il veut être de sa promenade (trois heures du matin sonnaient). Etonné de cette fantaisie, M. de Latour croyait achever un rêve, quand un second message vint confirmer la vérité du premier. Il n'hésite pas à se rendre dans le cabinet du patriarche, qui, vêtu de son habit de cérémonie, habit et veste mordorés, et culotte d'un petit gris tendre, se disposait à sortir.

— Mon cher comte, lui dit-il, je sors pour voir un peu le lever du soleil ; cette profession de foi du vicaire

savoyard m'en a donné envie... Voyons si Rousseau a dit vrai. Ils partent par la nuit la plus noire; ils s'acheminent; un guide les éclairait avec sa lanterne, meuble assez singulier pour chercher le soleil! Enfin, après deux heures d'excursions fatigantes, le jour commence à poindre: Voltaire frappe des mains avec une véritable joie d'enfant. Ils étaient alors dans un creux. Ils gravirent assez péniblement vers les hauteurs; les quatre-vingt-un ans du philosophe pesaient sur lui; on n'avancait guère, et la clarté arrivait vite: déjà quelques teintes vives et rougeâtres se projetaient à l'horizon; Voltaire s'accroche au bras du guide, se soutient sur M. de Latour, et les trois contemplateurs s'arrêtent sur le sommet d'une petite montagne. De là le spectacle était magnifique! les roches pelées du Jura, les sapins verts se découpant sur le bleu du ciel dans les cimes ou sur le jaune chaud et âpre des terres; au loin, des prairies, des ruisseaux; les mille accidens de ce suave paysage qui précède la Suisse et l'annonce si bien, le moment arrive où la vue se prolonge encore dans un horizon sans bornes, un immense cercle de feu, empourprant tout le ciel!

Devant cette sublimité de la nature, Voltaire est saisi de respect; il se découvre, se prosterne, et quand il peut parler, ses paroles sont un hymne: « Je crois, je crois, je crois en vous! » s'écriait-il avec enthousiasme; puis décrivant avec son génie de poète et la forme et la force de son ame, le tableau qui réveillait en lui tant d'émotions, au bout de chacune des véritables strophes qu'il improvisait: « Dieu puissant! je crois! » répétait-il encore. Mais tout-à-coup se relevant, il remit son chapeau, secoua la poussière de ses genoux, reprit sa figure plissée, et regardant le ciel comme il regardait quelquefois le marquis de Villette, lorsque ce dernier disait une *naïveté*, il ajouta vivement: « Quant à monsieur votre fils et à madame sa mère... c'est une autre affaire! »

## CHRONIQUE THEATRALE.

La ventriloquie est venue rompre la monotonie du répertoire du Gymnase sans exercer une grande attraction sur la curiosité publique. La salle était vide, et voilà bien des jours que nous avons le regret de la voir ainsi; et cela durera tant que nous n'aurons pas de nouveautés à défaut d'autres stimulans, tels qu'Arnal, dont on nous annonce les prochaines représentations. Mais revenons à M. Faugier. Ses tours de physique amusante à l'aide d'instrumens préparés, ne nous surprennent que momentanément, comme les scènes de ventriloquie sans esprit. M. Faugier imite avec bonheur le cri d'un oiseau ou d'un chien que l'on poursuit ou que l'on frappe, mais jamais on ne prendra pour les sons d'un flageolet, et encore moins d'une violon-

celle, ceux qu'il nous a fait entendre dans sa seule et unique séance de mercredi dernier.

— *Les Comédiens*, le meilleur ouvrage de Casimir Delavigne, sera représenté au Grand-Théâtre pour le premier début de M. Grandel, qui vient de Toulouse, où dans son emploi de *jeunes premiers* il a laissé d'honorables souvenirs. C'est d'un bon augure pour notre comédie, si pauvre et si mal desservie.

— Mardi prochain, au bénéfice de M. Herguez, le Gymnase nous donnera enfin des ouvrages nouveaux: *Anacharsis* ou *ma Tante Rose*, fournira à M. Barqui un rôle d'Arnal. C'est la pièce en vogue du Vaudeville. Le théâtre des Variétés nous prêter son *Père Goriot*, qu'il a emprunté à un conte tant soit peu licencieux de Balzac; et M. Charles Duveyrier, à qui nous devons *Michel Perrin*, nous intéressera au sort de Paul Cliffort. L'affiche, en lui accolant une épithète, a commis une faute que le romancier chez lequel M. Duveyrier a pris son sujet de vaudeville s'est bien gardé de commettre; car cette épithète enlève à l'avance une grande partie de l'intérêt attaché à ce personnage mystérieux, et nous ne pouvons croire que la brochure la contienne. Si elle s'y trouve, il eût été, selon nous, dans l'intérêt de l'ouvrage, de la retrancher. Nous pouvons prédire pour cette soirée-là du plaisir pour les spectateurs autant qu'une fructueuse recette pour le bénéficiaire, qui la mérite sous le rapport de son activité et de son zèle.

## VÉRITABLES PASTILLES DE VICHY,

DITES

PASTILLES ALCAINES DE D'ARCET,

Préparées à Vichy même, d'après les conseils de M. d'Arcet, et par les soins de M. Ancellu, pharmacien.

Elles excitent l'appétit, préparent les voies digestives à recevoir les alimens, neutralisent les aigreurs, dont les mauvaises digestions sont accompagnées, et sous ce rapport elles aident puissamment l'estomac et le mettent en état de remplir facilement ses fonctions.

Les plus célèbres médecins en recommandent l'usage à toutes les personnes qui, sans être malades, sentent cependant leur estomac pendant la digestion; car, sentir son estomac, c'est mal digérer. Les journaux de médecine les plus justement renommés en font l'éloge; tels sont entr'autres la *REVUE MÉDICALE*, tome 25, page 300. On lit aussi ce qui suit dans le *JOURNAL DE PHARMACIE ET DES SCIENCES ACCÉSSOIRES*, tome 12, page 126:

L'expérience a prouvé qu'on rétablissait facilement une mauvaise digestion par l'emploi des Pastilles de Vichy, et que leur usage journalier pouvait non-seulement faciliter les digestions pénibles, mais même prévenir ce mal en permettant à l'estomac de recevoir des alimens dont le choix ou la quantité aurait pu, sans ce secours, en troubler les fonctions. L'action produite par les Pastilles de Vichy est tellement prompte, qu'elle paraît être purement chimique.

Ces Pastilles sont aromatisées à la menthe, à la fleur d'orange, au citron, à l'anis, à la rose, au baume de tolu, à la vanille. Il y en a aussi sans aromate.

PRIX: LA BOITE, 2 FR.; LA DEMI-BOITE, 1 FR.

Un dépôt est établi à Lyon, chez M. Boitel, pharmacien, rue Lafont, 24

On demande pour premier clerc à la campagne un jeune homme capable de diriger une étude en l'absence du notaire.

S'adresser à M<sup>e</sup> Henry, notaire, place de la Préfecture, n<sup>o</sup> 7, à Lyon.